

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

171-172 | 2004

Musique et anthropologie

Jean Rouch (1917-2004)

Alfred Adler et Michel Cartry



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/25006>

DOI : 10.4000/lhomme.25006

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 531-535

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Alfred Adler et Michel Cartry, « Jean Rouch (1917-2004) », *L'Homme* [En ligne], 171-172 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/25006> ; DOI : 10.4000/lhomme.25006

Jean Rouch (1917-2004)

Alfred Adler & Michel Cartry

ETHNOLOGUE ET CINÉASTE, figure centrale de la recherche africaniste en France, auteur d'une œuvre (livres, articles et films) qui transforma notre regard sur les civilisations africaines d'hier et d'aujourd'hui, Jean Rouch nous a quittés brutalement. Il est mort d'un accident de la route lors d'un voyage au Niger, un pays qu'il découvrit pour la première fois en 1941 et qu'il finit par adopter comme sa seconde patrie, y séjournant chaque année pour observer et filmer un rituel ou quelque épisode de vie d'un quartier de Niamey ou d'un village songhay ou sorko le long du grand fleuve. Il avait 87 ans.

Né à Paris le 31 mai 1917, il est le fils du commandant Jules Rouch, marin, océanographe, et météorologiste qui avait participé avec Jean Charcot à l'expédition du *Pourquoi-pas*. De ce père, il reçut beaucoup. « Je suis le fils du *Pourquoi-pas* », c'est en ces termes que Jean Rouch, en diverses circonstances, dira sa dette. Il le fit notamment dans un texte de 1994 où il nous livre quelques éléments de sa biographie. Cherchant à s'expliquer sur quelques-uns des faits marquants de son enfance qui auraient pu jouer un rôle dans son devenir d'ethnologue-cinéaste, il y évoque le souvenir émerveillé qu'il aura gardé de sa septième année, en ce jour de l'année 1924 où son père lui fit « découvrir le cinéma avec le sourire de Nanook ».

Après Brest et Alger, la famille se fixe à Paris et c'est dans un lycée parisien que Jean Rouch poursuit sa scolarité. Ayant obtenu un baccalauréat de mathématique élémentaire (1934), il se sent d'abord attiré par les sciences exactes. Après de brillantes études dans les classes préparatoires, il intègre en 1937 l'École des Ponts et Chaussées. Mais le futur ingénieur n'est pas homme à se laisser enfermer dans une seule branche du savoir. Comme il aime passionnément sa ville, il se met en quête de tout ce que le Paris de l'époque, dans le domaine des arts et des lettres, peut offrir de plus novateur à un jeune homme d'une immense curiosité. Il fréquente les galeries de peinture, s'initie au jazz et assiste régulièrement aux séances

HOMMAGES

de projection de films que Henri Langlois organise dans une salle des Champs-Élysées, la future Cinémathèque française. Les revues d'avant-garde l'attirent depuis longtemps. Dans la vitrine d'une librairie, il avait aperçu l'année de son bac deux grandes pages de la revue *Minotaure*, montrant, l'une, des photographies de masques *kanaga* montés sur la terrasse d'une maison dogon, l'autre, une peinture de Chirico. Ce fut, nous dira-t-il, comme un « coup de foudre ». La lecture du *Minotaure* mais aussi quelques rencontres fugitives et lointaines avec « les monstres sacrés » (Dali, Éluard, Breton) l'amènent à s'intéresser intensément à l'aventure surréaliste et d'un même mouvement l'incitent à s'enquérir des découvertes faites par Marcel Griaule et son équipe sur l'institution des masques dogon. S'ouvre à lui un monde d'images, de sons et de mots avec des correspondances secrètes entre la peinture métaphysique de Chirico et des constructions rituelles des Dogon. L'imagination poétique, Jean Rouch sait aussi la trouver auprès de certains de ses maîtres de l'École des Ponts et Chaussées. Rendant hommage à l'un d'eux, Albert Caquot, le génial inventeur de techniques nouvelles pour la construction de ponts gigantesques, il dira : il savait tout sur « le développement en séries de Fourier, mais lorsque dans ses cours, il nous disait l'aventure du pont du Golden Gate, il parlait comme un magicien inspiré et était complice du vertige ».

La guerre qui survient l'année de ses 22 ans oblige Jean Rouch à interrompre brutalement ses études d'ingénieur. Mobilisé, il rejoint une unité qui a reçu pour mission de stopper l'avance de l'armée allemande en détruisant des ponts d'importance stratégique. Il a souvent raconté l'état de perplexité qui était le sien d'avoir à assumer le rôle qu'on attendait de lui en ces mois de guerre. Lui qu'on venait d'initier aux techniques modernes de construction des ponts conçus comme des ouvrages d'art impérissables, on lui enjoignait désormais de les détruire. Depuis la Marne jusqu'à Limoges, en passant par la Seine, la Loire et le Cher, il fit donc sauter ces beaux ouvrages et c'est ainsi qu'il « commença son métier d'ingénieur ». Vint « la honte de l'armistice ». Il a alors 23 ans. Rendu à la vie civile après la défaite, il connut comme beaucoup une période de désarroi mais il finit par réintégrer l'École des Ponts et Chaussées pour y achever sa troisième et dernière année. Dans ce Paris occupé et désolé de l'année 1940-1941, il met à profit ses temps de loisir en fréquentant régulièrement le Musée de l'Homme, institution dont il dira plus tard qu'elle représentait pour lui « la seule porte ouverte sur le reste du monde ». Il y rencontre Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, ses futurs amis auprès desquels il allait bientôt apprendre le métier d'ethnologue .

Son diplôme d'ingénieur obtenu, il doit fuir Paris et n'a d'autre choix que d'accepter de devenir « ingénieur des travaux publics des colonies en Afrique occidentale ». Affecté à Niamey, (il y arrive en novembre 1941), on lui confie la responsabilité de chantiers de routes, non pas, dira-t-il, pour tracer des « voies impériales » mais des routes rudimentaires, quoique « bien droites », traversant rivières, dunes ou forêts. Au total 600 km de routes, au nord vers Gao et l'Algérie, à l'ouest vers Ouagadougou. Les milliers de manœuvres dont il est responsable – « les bons volontaires du travail forcé » – transportent chaque pelletée de terre dans des petits paniers portés sur la tête. Ce sont « des pistes de sueur et

de sang ». Un jour (en juillet 1942), on lui apprend que dix de ses manœuvres sont morts foudroyés. L'ingénieur n'aurait-il pas tracé sa route sur un chemin de *Dongo*, le génie du tonnerre ? La cérémonie de purification organisée dans Niamey sous la conduite de la prêtresse des génies du fleuve – la grand-mère de Damouré Zika, son compagnon et coéquipier de toujours – produisit sur Jean Rouch une impression telle qu'il fut incapable d'en enregistrer quoi que ce soit. Subitement introduit dans le monde enchanté des génies, il découvre les cultes de possession mais, à cette époque, il ne voit guère le moyen de restituer un rituel mettant en scène « la métamorphose inquiétante d'une vieille femme fatiguée en un dieu véhément ». Peu après, alors que le génie du tonnerre a frappé de nouveau, tuant un pêcheur dans sa pirogue, les outils de travail usuels de l'ethnologue (carnet de note, crayon, appareil photo) sont mis à contribution. Ce fut sa première enquête ethnographique. Damouré Zika l'assiste. Photos, textes rituels et compte rendu minutieux de la cérémonie une fois réunis, il envoie le tout à Marcel Griaule à la Société des africanistes à Paris. Celui-ci lui répond aussitôt et l'encourage à poursuivre ses enquêtes. Germaine Dieterlen lui envoie tout un questionnaire sur le traitement des hommes noyés ou foudroyés. Le tournant est pris, le travail d'ingénieur exercé en de pareilles conditions lui paraît dérisoire. Bientôt, d'ailleurs, il doit quitter précipitamment le Niger car ses supérieurs lui reprochent de « s'être fourvoyé dans l'ethnographie » et, surtout, « d'être un dangereux gaulliste ». Remis à la disposition du gouverneur général, il rejoint Dakar au début de l'année 1943. Durant ce séjour dakarois, ses journées seront ainsi rythmées : le matin, les tâches liées à ses obligations militaires (entraîner les troupes à désamorcer mines et pièges), l'après-midi, la lecture studieuse des grands classiques de l'africanisme (les *Tarikh*, les géographes arabes, les Delafosse, les Desplagnes, les Heinrich Barth). Désormais, et, grâce à l'appui de Théodore Monod qui dirige l'Institut français d'Afrique noire, il décide de se consacrer pleinement à la recherche ethnologique. Elle se poursuivra sa vie durant, à l'exception d'une parenthèse de deux ans (1944-1945) où il doit à nouveau faire la guerre mais cette fois dans les rangs de la 1^{ère} DB.

Il est impossible, même à grands traits, de retracer l'immense carrière qui s'ouvre alors pour lui dans ces années de l'après-guerre où l'ethnologie de terrain prend véritablement son essor en France, mais on doit souligner l'originalité de la pratique scientifique qu'inventa Jean Rouch. Lorsqu'il prend pour la première fois une caméra pour saisir le mouvement d'un rite, il découvre simultanément la valeur de l'outil de connaissance et la puissance évocatrice de l'image. Il ne néglige pas pour autant le travail de l'écriture (où se révéleront des qualités d'écrivain) qui seul rend possible une analyse approfondie des systèmes de pensée.

En 1946, Jean Rouch, avec Jean Sauvy et Pierre Ponty, avait entrepris une expédition assez folle : descendre en pirogue le fleuve Niger depuis sa source jusqu'à la mer. Le voyage assez harassant dura neuf mois (juillet 1946-avril 1947). À chaque halte voulue, ou forcée, de cette course au fil de l'eau, il fait connaissance avec les villages riverains et pose mille questions sur les modes de vie et les

coutumes d'un grand nombre de groupes ethniques installés le long du fleuve. Il connaissait déjà les Songhay-Djerma mais cette enquête extensive lui ouvre la voie à la comparaison avec d'autres gens du fleuve. L'ampleur et la sûreté des connaissances qu'avait Jean Rouch sur les populations de la boucle du Niger n'ont jamais cessé d'impressionner ses collègues et ses élèves. Comment avait-il acquis un tel savoir, une telle expérience ? Pour le comprendre, il faut relire *Le Niger en pirogue* (Paris, Nathan, 1954), le petit livre où il raconte son expédition. On y découvre avec lui que ce fleuve ne consent à se révéler qu'au voyageur patient et avisé, capable pour un temps d'oublier le but de sa mission, et qui saura du même coup discerner les mille obstacles imprévisibles qu'il sait dresser sur le chemin des voyageurs trop pressés

À partir des années 1950 vont se succéder ouvrages et films dont un grand nombre prendront valeur de classiques. Parmi les premiers, on peut citer « Contribution à l'histoire des Songhay » (in *Mémoires de l'Institut français d'Afrique noire*, Dakar, 1953 : 197-260) – travail pionnier en ethnohistoire sur la formation d'un grand État africain – et aussi *La Religion et la magie Songhay* (Paris, PUF, 1960), œuvre de synthèse sur les dieux du fleuve, qui nous offre une analyse magistrale des phénomènes de possession. Même dans ses films de fiction – comme l'ont bien senti les cinéastes – Jean Rouch, derrière sa caméra, ne cessait de rester ethnologue. On ne saurait trop insister sur l'influence considérable que certaines de ses réalisations filmiques ont exercée sur les ethnologues – y compris sur ceux qui ne filment guère. Elles ont transformé leur propre écriture, autant que leur manière d'appréhender des performances de toute nature observées sur le terrain (des conduites rituelles, des pratiques thérapeutiques, des techniques du corps). Quel ethnologue n'a pas ressenti le besoin de repenser à son métier en voyant, entre autres, *Les Maîtres fous* (1953-1954), *Jaguar* (1954-1955), *Moi, un Noir* (1957), *Monsieur Albert Prophète* (1963), *La Chasse au Lion à l'arc* (1964), *Horendi* (1972), *Funérailles à Bongo : le vieil Anai* (1972) ? La série de films qu'en collaboration avec Germaine Dieterlen il a réalisé sur les cérémonies dogon du *sigui* (cycle de sept années qui se reproduit tous les soixante ans) fournira pour longtemps une source inépuisable de réflexion sur la façon dont une société transmet ses mythes fondateurs.

Il faut aussi rappeler le rôle considérable qui a été le sien dans les institutions scientifiques. Il fonda avec André Leroi-Gourhan, le Comité du film ethnographique. Directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique, créateur avec Gilbert Rouget du Laboratoire audiovisuel au sein de la Section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études, plus qu'un enseignant, il a été un maître qui a formé la plupart des chercheurs (pas seulement les africanistes) qui se sont illustrés dans l'art du cinéma au service de la connaissance ethnologique et dont certains ont fondé l'anthropologie filmique. Il faudrait aussi parler de la générosité dont il faisait preuve envers ses étudiants. Il connaissait la difficulté d'un nouveau terrain. Lorsqu'il parrainait la recherche d'un ethnologue-débutant, il n'hésitait pas à changer son emploi du temps pour venir partager quelques jours avec le néophyte lui montrant discrètement les embûches

à éviter ou les traces à suivre, non encore repérées. Sa présence était toujours fraternelle. Sa bonne humeur, son humour faisaient le reste. Ceux qui ont eu le privilège d'avoir pu bénéficier de cette maïeutique rouchienne pratiquée loin des bancs de l'université ne l'ont pas oublié.

Jean Rouch a aussi joué un rôle de premier plan dans l'impulsion qui fut donnée par le Centre national de la recherche scientifique à de nouvelles enquêtes de terrain en divers pays d'Afrique. Bien avant ceux qui se sont crus résolument modernes en opposant à la recherche ethnologique étiquetée « traditionnelle », celle, plus actuelle, plus essentielle, par laquelle ils prétendaient saisir les bouleversements économiques, sociaux et politiques consécutifs à la colonisation et à la décolonisation du monde noir, Jean Rouch a compris que ces deux orientations étaient indissociables. Dès les années 1953-1954, réalisant à Accra *Les Maîtres fous*, il avait senti la nécessité d'effectuer des enquêtes extensives sur les migrations des Nigériens et des Voltaïques vers les pays côtiers à la recherche de travail salarié. N'oublions pas que c'est lui qui, dès le début des années 1960, a lancé et dirigé des études de grande envergure sur le prophétisme (le harrisme, notamment), les nouvelles religions et leurs réponses inédites à la maladie et à la souffrance psychique, les manifestations de l'éveil politique des masses urbaines, à Accra comme à Abidjan. Par là, il s'est montré un très fidèle et très digne disciple de Marcel Mauss, le maître vénéré. De ce maître, il aimait citer une sorte de confidence faite en préambule de son étude sur « les techniques du corps » : « l'inconnu se trouve aux frontières des sciences, là où les professeurs se mangent entre eux ».